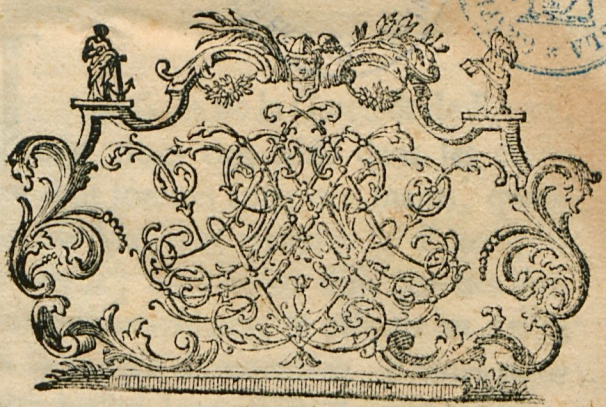
S. c.
67.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-227955-p0001-3

S. c.
67.
100. L

LES DEVOIRS DE L' HOMME RAISONNABLE montreés PAR DES EXEMPLES HISTORIQVES ET AMVSANTES.

KÖNIGL. BIBLIOTHEK ZU BERLIN



à NVREMBERG
AVX DEPENSES
DE STEIN ET RASPE
1751.

Univers.- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

Preface.

Les sages de la Grece & de Rome, nous ont laissé dans les écrits qui sont tombés entre nos mains, quantité de Maximes morales & d'exemples de vertu ; mais ce ne sont que des sentimens particuliers, la plûpart au dessus de la portée du commun, donnés pour faire briller leur esprit & pour faire parade des charmes de leur eloquence, qui n'ont jamais été generalement adoptés de leur nation & qui ont été mal-

)(heureu-

heureusement démentis par une pratique contraire. Les Sages de la Chine au contraire sont populaires dans leur Morale, ils persuadent sans contrainte, ils pratiquent eux mémes ce qu'ils enseignent & leur Stile, quelque naturel & simple qu'il soit, ne laisse pas d'étre vif & plein de force.

Aussi ne faut il pas s'étonner, que la morale chinoise ait fait de si grands & de si beaux progrès dans cette vaste monarchie, & que ses habitans se soient crû les plus clairvoyans & les plus polis de notre globe. Car leurs plus anciens Empereurs étoient les plus en reputation de l'avoir enseignée avec zele & pratiquée avec eclat. Le peuple frapé de tant d'illustres exemples s'empressoit à les imiter; voilà ce qui a rendu la pratique de la vertu si aisée & si generale. Confucius ce grand modele de sagesse &

de

de vertu naturelle & ses sectateurs ont reduit cette doctrine morale en Systeme, dont les principaux points sont: 1) Le culte qu'on doit au TIEN, c'est à dire, à l'Etre absolu & supreme; 2.) L'Attachement à son Prince; 3.) L'Obeissance à ses parens; 4.) Le respét envers ses maitres; 5.) L'union entre le mari & sa femme; 6.) L'Amitié entre les freres; 7.) La fidelité des amis; 8.) Les deferences que doivent avoir les proches & les alliez les uns pour les autres; 9.) & la bonne intelligence entre les citoyens.

Les Histoires & les Maximes que renferme ce petit Recueil, vous en donnent quelque detail. Elles contiennent des devoirs indispensables de l'homme raisonnable. Si vous l'étes veritablement, ou si du moins vous aspirez à le devenir, vous les lirez avec une satisfaction

peu commune. Je compte même qu'elles vous feront souhaiter, d'en voir la continuation. Si la Providence suprême me conserve les jours, je me ferai un devoir d'employer les heures que mes occupations me laissent libres, de faire une nouvelle collection. Car je ne saurois me refuser le plaisir de servir ceux qui aspirent à perfectionner & à embellir la partie la plus noble de leur substance.

Il y avoit dans la Chine un, ſimple Laboureur nommé Chun, qui s'etoit rendu ſi recommandable par ſa pieté & par ſa parfaite ſoumiſſion envers ſes parens, dont il eut beaucoup à ſouffrir, que l'Empereur Yao, étant informé de ſon reſpét filial & de ſes rares qualités, le fit ſon ſucceſſeur à l' Empire, à l' excluſion de ſes propres enfans, en qui il ne trouva pas aſſez de vertu.

2) Un bon vieillard de la province de Tcheou avoit un fils agé de Soixante ans. Celuici, pour divertir ſon pere & lui oter l' idée de ſa decrepitude, contre faiſoit devant

lui le petit enfant, il prenoit des habits de differentes couleurs, il imitoit les jeux & les cris des enfans, il sautoit autour de lui, il se laisoit tomber à dessein & se rouloit à terre, content, s'il pouvoit par là faire rire le bon vieillard, à qui d'ailleurs il fournissoit avec soin, toutes les choses dont il avoit besoin.

3) Sous le regne des Han, un jeune enfant, nommé Hoang, ayant perdu sa mere à l' âge de neuf ans pensa en secher (mourir) de douleur, mais il redoubla d' affection pour son pere. L' Eté il eventoit long tems le chevet de son lit & la natte sur la quelle son pere devoit reposer, & l' hyver il se couchoit avant lui, pour echauffer la place, qu' il lui cedoit ensuite. Le Mandarin du Lieu qui apprit l' attention pleine de tendresse du jeune enfant, en fut si charmé qu' il fit eriger un monument public & durable de cette pieté filiale afin d' exciter la jeunesse à y exceller.

4) Du tems des Empeveurs Tsin, un enfant de huit ans, appellè Oumuen, donn[a] un[e]

une marque encore plus grande de sa tendresse pour ses parens; Ceux ci étoient si pauvres, qu' ils n' avoient point de tour de lit, pour se defendre en Eté des moucherons, qui infestent pour lors les maisons. Le petit Oumuen se tenoit près du lit & là se mettant nud jus qu' à la ceinture, il exposoit sa chair delicate à la discretion des moucherons sans les chasser. Quand ils se seront rassassiez de mon sang, disoil il, ils laisseront en repos mes parens.

5) Min sun perdit sa mere étant fort jeune. Son pere se remaria; il eut deux enfans de sa seconde femme. Celle ci maltraittoit sans cesse Min sun; il ne s'en plaignoit point. Un jour il tomba évanoui aux pieds de son pere; Celuici ayant connu la cause voulut renvoyer la cruelle marâtre mais, Min sun l'en empecha, disant: Mon pere, nous sommes trois enfans dans la maison; je suis le seul qui souffre; & si vous renvoyez nôtre mere, nous souffrirons tous trois. Le pere fut attendri de ce discours; & la marâtre,

qui en eut connoiſſance, devint une vraie mere à l' egard de Min ſun.

6) Un nommé Keou hai, dont le pere avoit eté grand Mandarin, aimoit dans ſa jeuneſſe le plaiſir & les divertiſſemens: il perdoit beaucoup de tems à ſe promener à cheval ou à la chaſſe du faucon & de l' epervier. Sa mere ſe fachoit ſouvent contre lui à ce ſujet. Un jour la mere perdit patience, & Lui jetta le premier meuble qui lui tomba ſous la main: Il en fut bleſſé au pied: il compriſt alors combien ſa conduite deplaiſoit à ſa mere. Il changea & devint tres appliqué à l' étude des Livres; ce qui l' eleva à de grandes charges. Après la mort de ſa mere, il ne voyoit ni ne touchoit jamais la cicatrice de ſa playe, qu' il ne fut attendri & qu' il ne éclatât en ſoupirs, regrettant une ſi bonne Mere qui avoit eu ſi fort à cœur la reforme de ſa vie & l' amandement de ſes moeurs.

7) Li pe, qui devint un des premiers Docteurs de la Cour ſous le regne des Han, s' étoit adonné à l' étude dès ſa plus tendre

jeuneſſe : Il revenoit une année de l' Examen general, & chagrin de n' avoir pas reuſſi, il deſeſpera, d' obtenir jamais le degré de Licentié. Ainſi il reſolut de renoncer aux lettres & de tourner ſes vûes d' un autre côté. Comme il rouloit cette penſée dans ſa tête, il rencontra une vieille femme, qui paſſoit & repaſſoit ſur une pierre à aiguiſer un gros clou de fer. Il ſ' arréta un moment. Que prétendez vous faire de ce clou, lui dil-il ? je veux, repliqua-elle, à force de le frotter en tout ſens, en faire une aiguille pour broder. Li pe rentrant en lui même, conçut ce mystere, & au lieu de continuer ſon chemin vers ſa maiſon, il retourna à l' ancien lieu de ſon étude, pour ſ'y appliquer avec une nouvelle ardeur, & il parvint dans la ſuite à de grands emplois.

8) Sous la dynaſtie des Tang, un certain kung y, fut très fameux, parce qu' il vit ſes deſcendans jusqu' à la neuviéme generation qui tous ne faiſoient, qu' une même famille, dans une parfaite union, & dans

une douce paix. L'Empereur Kao tsong voulut voir cette merveille, & comme il passoit, pour se rendre à Tai chan, il honnora la maison de Kung y de sa presence. Il fit venir le bon vieillard & le demanda, par quel moyen il maintenoit l'union & la paix parmi tant d'enfans & de petits fils. Kung y, se fit apporter du papier, une plume & de l'encre, & il écrivit plus de cent fois la Lettre Gin, qui signifie patience. Ensuite il presenta son papier à l'Empereur. Il voulut dire par là, que les divisions dans les familles viennent du chagrin qu'on a, de voir les uns mieux partagez que les autres, mieux vetus, mieux traittez, plus caressez, plus hûreux & plus honorez. Or la patience, quand on l'a sçu inspirer à ses enfans, previent les desordres & maintient les esprits dans la concorde.

9) Une année il plut beaucoup dans le Territoire de Bei, les eaux coulerent en abondance des montagnes voisines, inonderent la campagne, & ayant ravagé la premie-

re recolte de ris, empecherent d' en planter d' autres plus tardifs; de sorte que le peuple ne voyoit pas comment passer, ce qu' il restoit de l' anneé. Si l' on attend, dit Sun, qui étoit alors Magistrat, que toutes ces eaux soient ecoulées, à ensemencer les terrerres, la saison sera trop avancée, aucun grain ne pourra lever: que faire donc? Un expedient Lui vint sur le champ. Il fit venir les riches du païs & les engagea, à faire les avances de plusieurs mille mesures de pois. Il distribua ces pois, dans tout le district, les faisant semer dans l' eau même. Ces eaux écoulerent peu à peu, & avant que la terre fut bien seche, les pois avoient deja pousse; Ce fut une grande resource pour le peuple; aussi passa-il l' année sans beaucoup souffrir.

10) Tcheou tout jeune qu' il étoit, avoit cependant un emploi à Chaosung ville de Tche kiang. Un Ecrivain de son tribunal, par une negligence coupable, fut cause que le feu prit à la maison. L' incendie se com-

muniqua de maisons en maisons, & ayant consumé un bon nombre, l' Ecrivain fut mis en prison. Il ne s' agissoit de rien moins, que d' etre condamné à la mort. Avant que les procedures fussent finies, & portées aux tribunaux superieurs, Tcheou s' informa de cet Ecrivain même, quelle peine il y avoit pour un homme en charge, quand il arrivoit, que par sa faute, le feu bruloit les maisons du peuple. On le casse sans remission, dit l' Ecrivain. Sur cela Tcheou declara, quoique faussement, que l' incendie étoit arrivé par sa faute. Ainsi il sauva la vie à l' Ecrivain par la perte de son emploi. Il se retira ensuite chez lui, étudia long tems avec application, parvint aux plus hauts degrez des Lettrez, & obtint enfin le titre de kong, c' est à dire, Duc.

11) On raconte que Hong vou Chef d' une Dynastie, qui d' une basse naissance, s' étoit élevé jusqu' au Trône, fit chercher avec soin dans son vaste Empire, s' il y avoit quelqu' un qui fut né précisément au même moment

ment & sous le même aspect des astres que Lui. Ce parfait rapport se rencontra dans un villageois : il fut conduit à la Cour. L. Empereur fut surpris de le voir si pauvre ; & aprés l' avoir bien questioné, il apprit que ce bon homme subsistoit par le moyen de quinze ruches d' Abeilles, qu' il avoit. Après tout, dit il, il y a de la ressemblance entre son sort & le mien. Ie suis Empereur de quinze provinces, & je n' ai pas plus de Rois qui relevent de moi, que cet homme ci en a, qui dépendent delui ; car chaque ruche d' Abeilles a son Roi ; & ces quinze Rois lui payent le tribut annuel dont il subsiste.

12) Dans le Territoire de Tang yang il y a un Lac nommé Lien. Il ne faut qu' en detourner un pouce d' eau pour la faire baisser d' un pied, dans les Canaux, qui servent à conduire le Ris à la cour ; aussi est ce un crime capital. Dans une année que la secheresse êtoit fort grande, Hiu magistrat de Tang yang demanda, qu' il fut permis de détourner l' eau de ce Lac, pour arroser les champs

de ris ; & sans attendre la reponse , il le fit par avance. Le Magistrat en ayant été averti , depecha un de ses gens pour demander à Hiu, comment il avoit osé se rendre coupable de cette infraction. Ie crois pouvoir prendre sur moi , repondit il , une faute si utile au peuple. S' il m'en côute la tête, à la bonne heure; pourvû que plus de dix mille arpens de terre profitent de ces eaux. Aussi la recolte du ris dans ce quartier là fut tres abondante, & on laissa Hiu en repos.

13) Dans le Royaume de Tchin la, il y a deux tours de pierres. Quand il se trouve dans ce païs là quelque procès embarassant, on met un des plaideurs dans une de ces tours & sa Partie adverse dans l' autre, Celui qui a le droit de son côté y est tranquile , au lieu que celui qui a tort est d'abord saisi d' un grand mal de tête & sent une chaleur insupportable par tout le corps. Nous n'avons ici rien de semblable. Cest la penetration & l' intégerité des magistrats , qui peuvent démêler le bon droit d' avec l' injustice. Si donc

donc nos magistrats manquent de Lumieres, ou se laissent corrompre, à qui recourir?

Exemple d' un Mandarin charitable.

14) Hoang yeou, visitant une Province dont il étoit Viceroy, vit un jour par hazard un homme à demivêtu de mechans haillons, qui menoit un cheval à l' abbreuvoir. Il frémit à cette vûe, baissa la tête & poussant un grand soupir, il s' écria, est il possible, que les soldats soient si miserables, tandis que je suis Viceroy. Quelle honte n' est ce pas pour moi? Il fit sur le champ donner par avance à tous les soldats trois mois de paye & fit des largesses aux plus pauvres sujets. Tous en étoient si touchez qu' ils se seroient sacrifiez volontiers pour lui.

Exemple d' un mandarin désintéressé.

15) Linhiao fut un grand exemple de désintéressement, il le poussoit jus qu' au scrupule. Un soir qu' il sortit tard de la Salle d' Audience, un de ses gens, qui le conduisoit

duisoit dans l' interieur de sa maison, prit une des chandelles de la Salle: A peine, avoient ils passé la porte, de la salle, que Lin s' en aperçut, & reprenant son domestique, il lui dit. Cette chandelle est du Tribunal il ne doit point se consumer à d' autres usages. Reportez la promptemrnt.

Autre Exemple.

16) Li mien, étant en charge, non seulement étoit fort desinteressé Lui même, mais il vouloit aussi que ses gens le fussent. Lorsqu' il quita sa charge pour se retirer chez lui, il craignit que quelqu' un de ses domestiques, n' eut pris ou reçu quelque chose à son insçû. Quand tous se furent embarquez, il eut soin de les faire fouiller, & de faire jetter publiquement dans l' eau, cequ' il leur trouva. Canailles, leur dit il, vous, m' exposez à la risée de tout le monde; puis qu' on dira, que j' ai pris par vos mains, ce que je n' osois prendre par moi même.

17) Long

17) Long King, fut en son tems un exemple de desintereſscement & de droiture. Quand il fut fait magistrat de Hiu tsu, il ne mena avec soi que son fils & un domeſtique, l'hyver etant rude, son fils qui étoit sensible au froid, pria son pere de lui procurer du dehors un peu de charbon. Long n' eut garde d' y consentir ? mais faisant apporter un baton, prenez ce bâton, dit il à son fils : servez-vous-en pour faire l'exercice, tournez-le en tout sens, & vous aurez bientot chaud. Sur la fin de l' année qu' en signe de rejouiſſance on tire des petards, son fils encore jeune : vouloit se procurer le meme plaisir hors de la maison. Son pere l'ayant sçû, l'appella, & lui faisant donner un bout de certain bois creux nommé Tcheou. Si vous aimez le bruit, mon fils, lui dit-il: frappez de ce bois sur cette porte, vous en ferez à-peu-pres autant qu' avec des pétards.

Honneurs rendus à un Mandarin déſintereſsé.

18) Hai choui mourut étant le premier (a) Yuſſéë de la cour du midi. Son déſintereſement avoit tôujours été ſi grand, qu' aprés avoir paſsé par beaucoup d' emplois conſidérables, il étoit auſsi pauvre en mourant, que le moindre lettré du commun: A ſa mort Ouang l'alla voir. Il fut ègalement ſurpris & touché de ſa pauverté. Ne pouvant retenir ſes larmes, il ſe retira, & envoya une bonne ſomme, pour aider aux fraix des funerailles. Les principaux de la cour en firent autant; & cequi fut encore plus honorable pour le défunt, c' eſt que le peuple à ſa mort, ferma pendant pluſieurs jours les Boutiques, pour temoigner ſa douleur: & quand la fammille en deüil partit avec le cercueil, pour le porter, ſuivant la coûtume, à la ſepulture de ſes Ancêtres, il y avoit le long de la riviere, jus qu' à environs dix lieuës

(a) Docteur attaché à la Cour.

lieuës des tapis dreſſez & des tables garnies qu' on lui offroit pour honnorer ſa mémoire.

Domestique fidele, intelligent, & attaché.

19) Tchao Che lettré de réputation, mais de peu d' expèrience dans les affaires, n' ayant plus ni frere, ni neveu, perdit un fils, qu' il avoit, & mourut peu après lui-même, dans l' embaras de pluſieurs mécomptes, dont il étoit reſponſable. Deſorte qu' il étoit reduit à la derniere pauvreté. Cependant il laiſſoit trois filles dans un bas âge. Un ſeul esclave nommé Yen Tſe, pourvût aux beſoins de ces trois filles. Il trouva le moyen par ſon travuil & ſon induſtrie, de ne les laiſſer manquer de rien ? & il ſe comporta toujours à leur ègard avec tant de reſpet & de réſerve, que pendant dix ans qu' il en eut ſoin, jamais il ne les regarda en face.

Medicin charitable.

20) Yen Yang, ſétoit rendu par ſon application trés habile Médecin; mais c'etoit en

vûë

vûë d' exercer cêtte profesſion par charité : & quoi qu' il guérît une infinité de malades, jamais il ne reçut rien d' aucum de ceux qu' il avoit guéris, non ſeulement il ne refuſoit ſes remedes à perſonne de ceux qui s'addreſſoient à lui dans leurs maladies ; ſi celui qui venoit le trouver étoit pauvre, outre les remedes, il lui donnoit encore quelque aumône, afin qu' il pût ſe procurer les petits ſecours néçeſſaire dans ſa maladie.

Recompenſe de la fidélité, à rendre une choſe trouvée.

21) Du tems de l' Empereur Yong lo, un marchand nommé Sun yong étant en voyage, vit ſur ſa route une bourſe ſuſpendue à un pieu. Il l' ouvrit, & il trouva deux grandes aiguilles d' or, telles que les femmes portent à leurs cheveux. Il s'aſſit dans cet endroit, attendant que la perſonne qui les avoit perdues, vint les chercher. A nuit cloſe, il vînt une Eſclave toute en pleurs, qui cherche les aiguilles de ſa maitreſſe, qu' elle avoit perduës, & qu' on ſoupçonnoit

noit d' avoir volées. Le marchand s' étant assuré, que ce qu' il avöit trouvé, êtoit justement ce qu' elle cherchoit, le lui remit. La fille transportée de joye, lui demanda son nom; il ne le dit point. Monsieur, adjoûta elle, que puis-je faire, pour vous temoigner ma recònnoissance, à ces mots le marchand doubla le pas, sans rien dire, & gagna, malgré la nuit, un gîte assez loin de-la. Lors qu' il fut arrivé à Nanyang, qui ètoit le terme de son voyage, il fit en tres-peu de tems un gain beaucoup plus considérable qu' il ne pouvoit l'espérer. Il partit pour s'en revenir avec plusieurs autres Marchands. Repassant, mais en barque, à l' endroit même òu il avoit trouvé la bourse, & sa barque s'étant rangée le long du rivage, il vit sur le bord dela riviere l'esclave à qui il avoit rendu la bourse: Cette fille venant de laver du linge, le vit aussi, & le reconnut. Elle lui parla pendant quelque tems, étant toûjours sur le rivage, & le marchand sur sa barque. Aprés quoi elle se retira; Sun yong, que cet entretien avoit arrété quelque tems, & em-

pèché de suivre les autres barques, trouva qu' il étoit tard pour partir seul, & se résolut de demeurer lá le reste du jour, il s' éleva tout-à-coup une témpête. Tous ceux qui étoient partis, perirent. Sunyong qui s'étoit arrété, fut sauvé.

Autre exemple.

22) Ce même Leouy revenant un jou de Tchin leou, dont il venoit de quitter l Gouvernement, rencontra sur sa route u pauvre lettré qui venoit de mourir assez su bitement, & dont le Corps étoit sur le bor du chemin. Le gouvernement qu' avoit Leou bien loin de l' enrichir, n'avoit servi qu' à l rendre plus pauvre, tant il étoit desintéres & charitable. Se trouvant donc alors san argent, il quitta ce qu' il avoit de meilleur habits, pour en revêtir le mort, selon l coûtume, & vendant le cheval qu' il mon toit, il monta un boeuf. Il n'eût pas fai deux journées de chemin, qu' il se presenta lui un pauvre homme prêt à expirer de fain & de misere. Sur le champ il descendit, &

fit tuer son boeuf pour secourir ce mal heureux. Ses gens lui disent, qu'il poussoit trop loin la compassion : vous vous trompez, leur repondit il : voïr son prochain dans la misere, & ne pas le secourir, c'est n'avoir ni Coeur ni vertu. Il continua ainsi sa route à pied, & presque sans rien manger.

23) Présence, d'esprit charitable. Un jour Oupan revenant d'un petit voyage, & prêt d' arriver à sa porte, aperçut un homme qui voloit des Châtaignes dans son Parc ; Il rebrousse aussitot chemin, & prend un detour de demie lieuë. Quand il fut de retour à la maison, le domestique qui l' avoit accompagné, prit la liberté de lui demander la cause de ce détour. C'est-dit-il, que j'ai apperçu, dans mon Parc un homme dans un châtaigner : I'ai rebroussé chemin, afin qu'il ne me vît pas. Car s'il m'avoit apperçû, une subite peur auroit pû le faire tomber. Peut-être en tombant se seroit il grievement blessé. Ce qui m'a volé, ne valoit-pas la peine de l' exposer à ce danger.

Liberalité d' un Mandarin pour les pauvres.

24) Lo étant en charge à Nin koué, alla un soir souper chez un Magistrat supérieur, qui l'avoit invité, Celui- ci remarquant sur son visage une joie extraordinaire, en voulut sçavoir la raison. Ie vous avouërai franchement, dit Lo, que I'ai eu une vraie satisfaction; il s'est présenté â moi une quinzaine de pauvres gens, qu'une année de stérilité a obligé de quitter leur village pour chercher, ailleurs de quoi vivre. Ie leur ai distribué tout ce que j'avois amassé des épargnes, que j'ai faites depuis que je suis en charge, pour les mettre en état de rétourner chez eux, & de labourer leurs terres; & je l'ai fait avec joye. Mais cequi m' a causé un plaisir bien plus sensible, c'est que toute ma famille, & parmi un assez bon nombre de mes parens qui ont été temoins de ma libéralité, il ne s'est trouvé persone qui ait eu la pensée de désaprouver cette action de charité? tous au contraire, en ont paru fort contens; voilà cequi

cequi me cáuſe la joye dont vous vous êtes apperçu.

Autre Exemple.

25) Dans la révolte de Tchang lien, un jeune Etudiant nommé Ouang tſiu, étant tombé entre les mains des rebelles, aperçut parmi ceux qui l' avoient enlevé, la femme d'une autre jeune homme de ſa conoiſſance. Sur le champ il va trouver le chef des rebelles, & lui dit: Monſieur, je trouve ici ma ſoeur; je viens vous demander en grace qu'elle ne ſoit point deshonorée: notre rançon ne tardera pas, je vous en réponds. Mais s'il arrive la moindre choſe à ma ſoeur, nous ne pourrons ni elle, ni moi ſurvivre à cet affront. Il dit ces paroles d'un ton & d'un air qui perſuada l' officier. On le mit avec cette jeune femme dans une chambre, qu'on leur donna pour priſon, ils y paſſerent un mois et davantage, ſans qu' il échappât à ce jeune homme, ni une parole, ni une geſte, qui ne fût ſelon toutes les regles de la bienſéance.

Médecin charitable.

26) Kinko Medecin de Cham yu joignoit à une grande habilité un égal desintéressement & une charité peu commune. Quelque ce fût qui l'appellat, pauvre ou riche, il accouroit aussitôt, quelque tems qu' il fît; c'étoit alors la coûtume que les médecins de quelque réputation allassent en chaise, mais il fit toujours ses visites à pied jus qu'à l'âge de 80. Ans. Quand on lui demandoit pourquoi je crois, disoit il, cette dépense mieux employée à soulager les enfans malades de plusieurs pauvres familles. En effet il sauvoit la vie à une infinité d'enfans, & il avoit pour cela un talent rare. Sa charité ne se bornoit cependant pas là; Si quelque pauvre malade avoit besoin de Ginseng, ou de quelque autre remede encore plus cher, il le fournoissoit a ses fraix, le mêloit sans rien dire, dans d'autres drogues communes, & le leur donnoit sans jamais le leur faire sçavoir. Il sauva de la sorte un fort grand nombre de pauvres gens.

Un jour passant dans la ruë, il vit un homme qui vendoit sa femme, pour avoir de

quo

quoi payer à l' Empereur ce qu' il lui devoit. Kinko lui dit de retenir sa femme, & paya sur le champ pour lui. Enfin à l'âge de quatre-vingt sept ans, étant prêt à mourir, il vit venir comme audevant de lui une jeune Vierge, dont l'eclat surpassoit celui de l'or & des pierres précieuses? & toute la maison fut remplie d'une odeur plus agréable que celle des perfums les plus exquis. Depuis ce tems-là sa postérité a été mombreuse.

Compassion pour un Pauvre.

27) Kou fang s'étant levé une nuit par hasard, vit de sa cour dans son jardin un homme monté sur un arbre où il voloit des fruits. Quel est cet homme-là, dit il tout haut? le voleur qui l'entendit, saisi de frayeur, tomba de haut en bas, & s' incommoda. Kou l'alla joindre aussitôt, & reconnut que c'etoit le fils d'un de ses Voisins. Ie sçai, lui dit il, en le rassûrant, que vous êtes pauvre: la nécessité fait faire bien des choses. Ce que vous me voliezn'étoit rien. Ie suis bien faché, que vous ayez ainsi pris la peur, faites

effort pour vous retirer chez vous, demain j'aurai soin, de vous procurer quelque secours.

En effet il lui donna du grain & quelque argent, mais en grand secret, & sans en rien dire dans la maison, Quand cet homme fut bien guéri de sa chûte. Kou assembla un jour ses fils & ses neveux: & leur dit, mes enfans, vous avez maintenant raisonablement de quoi vivre; il faut que chacun de vous s'applique & apprenne à le conserver: cela ne se fait point sans peine: mais c'est une peine qu' il faut prendre, sans quoi on se trouve bien-tôt dans l' indigençe, & la misere porte souvent à de grandes bassesses. Ie pourrois vous en citer des exemples, sans les aller chercher bien loin: surquoi il leur raconta l' avanture de son voleur. Chacun demanda qui c'étoit, mais le vieillard les en reprit. Pensez, leur ajaûta-il, à profiter de la leçon que je vous fais, c'est de quoi il est question. Que serviroit il pour votre in-

ſtruction, que vous connuſſiez l' homme dont il s'agit.

Riche attentif aux beſoins des pauvres honteux.

28) OUAN Gin, arriere petit fils du fameux Ouen y, étoit un homme puiſſament riche en argent & en fonds de terres; jusques-là que ſes grands biens lui avoient fait donner le ſurnom de Poan ſeny qui ſignifie moitié de province. Mais autant qu'il étoit riche, autant avoit il peu d'attache à ſes richeſſes, il en uſoit honnêtement ſelon ſa condition: du reſte il faiſoit de grandes largeſſes, & avoit beaucoup de compaſſion pour les pauvres. Quand il découvroit dans ſon quartier quelques familles indigentes, il ſe faiſoit un plaiſir de les ſoulager, & quand ces familles etoient de Condition à rougir de leur pauverté, il prenoit ſur ſoi de l'argent dans une bourſe; & ſortant le ſoir ſous quelque prétexte, il prenoit ſon tems pour faire paſſer cet argent dans leur maiſon, ſans être apperçu; Il ſoûtint ainſi pluſieurs honétes fa-

milles, dont la plûpart ne sachant pas, d'où leur venoit un secours si peu attendu, le regarderent, comme une faveur venuë immediatement du Ciel. Il y en eut d'autres qui jugerent que ces secours leur venoient de la libéralité de Ouan, & qui alleront lui en temoigner seur reconnoissance, mais il leur repondit toujours d'une maniere propre à éloigner de leur idée, qu'il fût leur bienfaiteur, & il refusa constamment d'accepter leurs remercimens.

Autre Exemple.

29) Un Marchand nommé Tou lieou, entendit pendant la nuit un voleur qui entroit dans sa maison; il y a, dit il de son lit, dix ou douze Chin de ris en tel endroit, vous pouvez les prendre à l'aise; si cependant vous vouliez bien m'en laisser un Chin, pour donner demain à dîner à deux enfans que j'ai, vour me ferez plaisir. Le voleur enleva en effet le ris, à un chin prés, & rencontrant ensuite le marchand: l'ai oüi dire, qu'on vous a volé, lui dit-il, cela est-il vrai? point

du

du tout, dit le marchand. Quoi dit le voleur, dernierement pendant la nuit, on ne vola point votre ris? Ievous ai deja dit que non, répondit le marchand. On me l' a cependant bien assûré, répondit le voleur: on m'a même ajouté que vous priâtes celui qui voloit votre ris, de vous en laisser un chin: qu'en est il? le Marchand persistant à nier le fait: je scai cequi en est, dit le voleur, & c'est moi même qui vous ai volé; mais je m'en repens. Votre vertu me charme, & je veux vous rendre exactement le ris, que je vous ai pris cette nuit-là. Le Marchand ne se rendit par encor, & il persista toûjours à dire qu'on ne l'avoit point volé.

Ami fidele.

30) Ou ting, entre autre belles qualitez, avoit celle d' etre bon ami; il en donna des preuves pendant sa vie. J'en raporte une. Lokii, avec le quel il avoit lié amitié quelque tems, tomba malade dans un voyage assez éloigné desa maison; Ou ting qui en eut avis, partit sur le champ pour l' aller voir.

voir. Quand il arriva, tous les gens de Lokij étoient dêjà morts d'une diſenterié contagieuſe, & Lokij étoit attaqué de la même maladie. Ou ting, ſans s' effrayer du danger, ſervit ſon Ami, comme s'il eut été ſon domeſtique, faiſant ſes bouillons, accommodant ſon lit, le portant entre ſes bras; enfin lui rendant les ſervices les plus bas, jus qu' á ſe lever dix ou douze ſois chaque nuit, pour le ſoulager, ſans jamais donner le moindre ſigne d' impatience ou de laſſitude. Auſſi Lokij étant rétabli avoit accûtumé de dire: avant l' age de 40 ans, je devois la vie à mes parens; le reſte des années que j' ai vécu c'éſt à mon ami, Ou, queje lesdois.

Exactitude à réparer le tort fáit à autrui.

31) Tchao avoit à Yuen la charge de fournir les chevaux de poſte, il aimoit à monter à cheval, & ſouvent il etoit en chemin pendant la nuit, il arriva un ſoir que ſe laiſſant conduire à ſon cheval, il paſſa au

travers d' un champ de ris, & y fit quelque dommage; lors qu' il y eût fait attention, il mit pried à terre, attacha ſon cheval, & attendit qu' il fut jour, pour voir le tort qu' il avoit cauſé, & dédommagea auſſitôr le maitre du Champ.

32) Fidelité à rendre une choſe trouvée, recompenſée par le recouvrement d' un fils perdu. Un honnête homme de Miyun avoit un fils unique, qu' il aimoit fort. Cet enfant ſetant un jour écarté tant ſoit peu de la maiſon, fut enlevé, & ſon pere eut beau faire des rècherches, il n'en pût jamais rien aprendre. A quelque tems delà des marchands faiſant voyage pendant les chaleurs, s'arreterent pour ſe repoſer à la porte de cet homme, où il y avoit un ombrage épais. L' un d' eux oublia de reprendre en partant un ſac de toile jaune, qu' il avoit attaché derriere une porte, pour être moins expoſé; car tout ſon argent y étoit renfermé. Quelque tems après le maitre du logis aprerçut ce ſac, &

ne

ne doutant point qu' il n' apartînt à quelque un de ces voyageurs, qui s'étoient repoſez lá, il le recueillit ſoigneuſement, attendant qu' on vint le redemander. En effet un homme arriva bientot tout eſſoufflé, qui criant & ſe lamentant, vint dire, qu' il avoit oublié derriere une porte un ſac où étoit tout ſon argent. Si vous l' avez, ajoûta il au maitre du logis, je partàgerai volontiers avec vous la ſomme qui eſt dedans; Le maitre ayant pris les précautions néceſſaires, pour s'aſſûrer qu' en effet cet homme étoit celui, à qui apartenoit le ſac, le lui rendit ſans vouloir rien accepter. Marquez-moi du moins, dit l'autre, après bien des actions de graces, en quoi je pourrois vous faire quelque plaiſir. Le maitre du logis fut du tems ſans repondre. Enfin, preſſé tout de nouveau; J'avois un fils, dit-il qui s'eſt perdu: Je ſuis vieux, & n' ai guéres d' eſpérance d'en avoir d' autre, ſi vous, qui allez de côté & d' autre, trouvez quelque Jeune enfant dont on veuille ſe défaire, vous m'obligerez de me le procurer. Sur cela ils ſe quitterent. Le marchand,

quel-

quelques mois aprés trouva un homme sur sa route, qui cherchoit à vendre un enfant, qu' il conduisoit par la main. Ravi d'avoir de quoi faire plaisir à son bienfaiteur, l'acheta & le mit sur son cheval à demi chargé. Aussitôt qu' il fût arrivé à la porte où il avoit autrefois oublié son sac & son argent, il mit dabord cet enfant á terre. Pendant qu' il attachoit ses chevaux, l' enfant entra de lui méme dans la maison qu' il reconnoissoit; on l' y reconnut aussi, & son pere ne se possédant pas de joie, fit au marchand tous les bons traitemens qu' il pût.

Châtiment d'un Valet qui décele son maitre à une Douane.

33) Hien Tchu étant fort avancé dans les charges de la Cour, fut déservi par quelqu' un d'un plus grand crédit, qui le fit passer pour un homme sans habilité dans les affaires: desorte qu' on l' en éloigna, & on l'envoya préside à certaine Douane. Il y passa un jour un lettré, qui n'ayant pas énoncé tout ce qu' il devoit payer, fut déferé par un de ses

es

esclaves. Votre maitre à quelque tort, dit le mandarin à cet esclave, mais après tout, ce qu' il a fait est assez ordinaire: sa faute est une faute commune, & qui ne tire pas à conséquence. Mais un esclave accuser son maître, c'est bien autre chose, & une telle action, ne doit point s' autoriser. Les autres Douaniers subalternes excusoient l' Esclave, disant qu' on devoit protéger ceux qui déféroient les coupables. Hien tchu sans rien répondre fit conduire cet Esclave à son Tribunal, & le régala d' une bonne bastonnade.

Exemple de Charité.

34) Tchin kong & sa femme, voulant procurer un petit gain à une de leurs parentes fort pauvres, la firent venir un jour travailler de la soie. Tchin en passant par l'endroit où elle travailloit, il la vit cacher de la soie pour l'emporter. Il sort au plus vîte, & se reprochant d' avoir apperçu ce larcin: qu' allois tu faire là, se disoit-il à lui-même? Il falloit passer par un autre endroit: tu as

grand tort. Sa femme qui l' entendit se plaindre ainsi de soi meme, fut curieuse d'en sçavoir la raison; il ne repondit pas d'abord; mais tout occupé de ce qui l'affligeoit, non disoit-il, tu ne devois point passer par là. Enfin sa femme le pressant de dire ce qui le chagrinoit si fort; c'est, repondit-il, que J'ai vû par hazard cette pauvre parente, qui cachoit de la soie pour la voler. Je ne lui en ai rien témoigné; mais elle se sera bien doutée que je l'ai apperçûe, & quoique je sois sorti à l'instant, J'ai entrevû l' embarras où je l' ai mise, J'aurois bien voulu la rassûrer par quelque bonne parole; mais j'ai eu peur d'augmenter sa confusion. Si je n'avois point passé par-là, je lui aurois épargné cette honte, & à moi le chagrin que cela me cause, d'autant plus que je n' y vois pas de remede. Le remede & fort aisé, reprit sa femme; ne vous affligez pas davantage. Attendez qu' elle rende compte de son travail, & quand Je vous le ferai voir, elle étant à portée de vous entendre, louez ce travail & temoig-

nez qu' etant fort à votre gré, vous souhaitez que je lui donne au de là du prix ordinaire. Si vous en usez de la sorte, elle sera guerie de sa honte, & demeurera persuadée que vous n'avez pas apperçu son vol. Tchin kong trouva l'expedient fort bon, & se consola de son avanture.

Tendresse d'un fils pour sa mere absente.

35) Po mong ayant une Charge dans un endroit où il arriva une mechante affaire fut envoyé par punition avec plusieurs de ses Collégues, pour faire travailler aux digues du fleuve Hoang. Sa mere âgée de quatre vingts ans demandoit souvent de ses nouvelles; & pour ne la pas affliger, on lui répondit toûjours d' une maniere à lui faire concevoir, que son fils étoit en charge. L'inquiétude du fils pour sa mere, ne cédoit en rien à celle qu' avoit la mere pour son fils. A chaque paquet que ses domestiques lui aportoient, il commençoit par demander au porteur, si elle étoit en parfaite santé? Si on lui répondoit, qu' elle se por-

teit bien, il laissoit là le paquet sans l'ouvrir: bon, disoit il, me voila content; Je sçai que ma mere est en bonne Santé; le reste ne vaut pas la peine de me distraire de cette agréable nouvelle.

Femme renvoyée par son mari, pour l'avoir porté à se séparer de ses freres.

36) Dans une famille nommée Li, six freres vivoient tous ensemble: leur petit bien & leur dépense étoient en commun, & il n'y avoit pas d'union plus grande. La femme d'un des Cadets prenant un jour son mari en particulier: nous vivons, dit-elle, bien pauvrement: le moyen de demeurer long-tems dans un si triste état? J'ai en mon particulier quelque argent; croyez moi, faisons bande à part. Li tchong son mari faisant semblant d'agreér la proposition: il faut donc, dit il preparer un repas, & faire selon la coutûme une assemblée de parens, pour délibérer là dessus. La femme qui ne s'attendoit pas à trouver son mari si facile fut ravie de voir qu'il ne faisoit point de resistance, & le repas fut bientôt prêt. Quand

on eût servi, Litchong se mit à genoux au milieu de la salle, & addressant la parole à la femme de son frere aîné, comme à la maîtresse du logis : je vous donne avis lui dit il, que j'ai une méchante femme : elle tâche de me persuader d' oublier mon sang & de me separer de mes freres. Je vous avertis que je la renvoye ; cette faute le mérite ; La chose s'éxécuta, & la femme eut beau prier & pleurer, on la renvoya chez sa mere.

Tendresse & tentative d' un fils pour sa mere âgée & malade.

37) TCHO TSE : perdit son pere étant encore enfant. Sa mere l' éleva tresbien. Lui de son côté répondit parfaitement aux soins de sa mere, & eut tôujours pour elle une tendresse extréme, & tous les égards imaginables. En voici un exemple assez singulier. Une Nuit il entendit à sa porte une bande de voleurs prête à entrer & à piller sa maison. Il sort sans appeller au secours, de peur d' effrayer sa mere, il va au devant des vo

voleurs, & leur addreſſant doucement la parole, je vous abandonne dit il, cequ'il y a dans ma maiſon, d' argent, de grains, & d' habits, même ceux de ma femme, & le peu qu' elle a de bijoux. Je n' y aurai point de reget, purvûque vous m'accordiez une choſe; c'eſt que cela ſe faſſe ſans aucun bruit, pour ne pas effrayer ma bonne mere, qui eſt malade & fort âgée. Il dit cela d'un air ſi tendre, que les voleurs en furent touchez, & ſe retirerent. Il rentra pour prendre de quoi leur faire un préſent; mais il ne pût les atteindre.

32) Sous la Dynaſtie Song, un nommé Li hin, dans l'affliction de voir ſa mere devenue aveugle, entendit dire que quelques perſonnes, en ſe faiſant lécher les yeux, avoient recouvré la vûe. Auſſi-tôt il entreprit de rendre ce ſervice à ſa mere. Il ne faiſoit presque autre choſe depuis le matin, Jus qu' au ſoir, & il continua toûjours, ſans ſe relâcher le moins du monde, quoi qu' il n'en vît aucun effet. Enfin au bout de deux ans, ſa

mere recouvra tout à-coup la vûe. Un autre, dont le nom de famille étoit Li, voyant que tout l'art des Chirurgiens n' avoit pû guérir un ulcere qui tenoit son pere au lit, & lui causoit des douleurs trés vives il s'avisa de sucer lui-même cet ulcére, afin de le nettoyer d'une maniere moins douloureuse pour le malade. Il continua quelque tems. Bientôt l'ulcére fût gueri & les chairs devinrent saines & unies comme auparavant.

Que les gens riches & puisans, ne doivent pas méconnoitre leurs parens pauvres.

39) Fan qui d'une assez basse extraction étoit devenu púissament riche & grand dans l' Empire, instruisant un jour ses fils, leur disoit entre autres choses: mes enfans, notre famille est fort étendüe dans notre province, & divisée en bien des branches; nos parens pauvres sont en grand nombre; mais ils n'en sont pas moins nos parens. Croyez vous que parce qu'ils sont pauvres, nos ancêtres les meconnoissoient pour leur descendans. Non, sans doute, comment donc au

aurions nous le coeur de les méconnoître, & la dureté, de ne les pas soulager dans leur pauvreté ? mes Ancêtres pendant plusieurs génération ont été vertueux, sans être puissans, ni riches ; je suis le premier de ma famille, qui depuis long tems soit parvenu aux grandes charges. Mais ces honneurs & cesbiens que je possede, sont bien moins la récompense de mon merite, que celle de leur vertu. Si j'avois donc la dureté d'en jouir moi seul, sans avoir compassion de mes parens, qui sont dans l'indigence, comment pourrois-je un jour soûtenir dans l'autre monde la presence de mes ancêtres ? Et de quel front paroîtrois-je, dès cette vie, dans ces edifices destinez à les honorer ?

Autre exemple.

40) Hotum avoit reçû du Ciel un naturel tendre, & il fut à son tems un exemple de pieté filiale. A la mort de son pere, il porta les choses bien au delá de ce qui est de pure obligation. Depuis, le jour de la mort de

son pere jusqu' à la derniere année de sa vie, il le pleura aussi tendrement, que s'il n'avoit fait que de le perdre. Un voleur s'etant glissé dans sa maison pendant la nuit, il le vit prendre diverses choses, & le laissa faire sans rien dire. Mais s'appercevant qu'il alloit prendre une poële, faites moi la grace, lui dit il, de me laisser cet utencile, pour appréter demain matin le repas de ma bonne mere. Le voleur tout honteux laissa la poële & tout le reste, & dit en se retirant: ce seroit m'attirer quelque malheur que de voler un si bon fils. On assûre meme qu'a cette occasion le voleur conçut une vraie estime pour la vertu, & quitta son premier métier.

Exemple de sévérité en fait de discipline militaire.

41) Leou gin commandant dans des tems suspects un corps de troupes à Cheou-tcheou, y tomba malade de fatigue. Un jeune fils qu'il avoit, se laissant entraîner par quelques autres, prit ce tems-là pour passer la nuit au de là du fleuve Hoai, contre l'ordonnace publiée,

bliée, qui portoit peine de mort pour quiconque oseroit le faire. Une sentinelle donna avis de cette infraction ; le Commandant, sans hésiter condamna son fils au supplice, que marquoient les ordonances. Comme le pere & le fils étoient aimez, tous les Officiers demandoient grace, & trouvant le pere inflexible, ils crurent de pouvoir le toucher par le moyen de sa femme. Ils s'addresserent donc à elle, & lui exposant le danger où étoit son fils, ce qu'ils croyoient, qu'on lui avoit caché, ils la presserent de demander sa grace. J'aime mon fils tendrement, repondit-elle : le voir mourir si jeune & dans les supplices, c'est cequi me perce le cœur. Mais d'un autre côté si on l'epargne, la famille des Leou aura manqué de fidélité & d'exactitude dans le service de son Prince. Non, je ne puis m'opposer à l'éxécution de la sentence. Le jeune homme fut en effet coupé par la moitié du corps, comme le portoit la loi. Après quoi son pere & sa mere recueillant, son corps, lui donnerent publiquement toutes les marques possibles de leur tendresse. Spe-

ctacle qui tira les larmes des yeux à ceux-là mêmes, qui n'avoient point été touchez de la mort du fils.

Reconnoissance d'une bête feroce envers son bienfaiteur.

42) Kao ouen s'etant retiré dans des montagnes desertes, pour y vivre en solitude; il se presenta à lui durant plusieurs jours de suite une bête d'une aparence féroce & cruelle, qui, sans cependant lui faire aucun mal, se tenoit devant lui la guele béante pendant un tems assez considérable, puis il se retiroit. Enfin Kao ouen s'enhardit, & regardant d'assez près dans la gueule de cet animal il y apperçut un os, qui s'y étoit engagé d'une maniere à l'incommoder, s'il vouloit manger. Il eut le courage de mettre la main dans sa gueule toute ouverte & d'en degager cet os. L'animal aussitôt se retira, & il revint le lendemain chargé d'un Cerf entier, qu'il mit au pied de son bienfaiteur, comme pour lui témoigner sa reconnoissance.

Maxime appuyée d'un Exemple.

43) Les hommes doivent s'aider les uns les autres, selon leur pouvoir & leurs talens. Chacun y gagne. Un jour des Voleurs pillerent un village, & y mirent tout à feu & à sang; Il n'y resta que deux hommes à qui les voleurs négligerent d'ôter la vie, & qu'ils ne daignerent pas emmener captifs; L'un des deux étoit aveugle, & l'autre paralytique. L'aveugle chargea sur son dos le paralytique, & celuici servant de guide l'aveugle, ils gagnerent tous deux un autre village, où ils trouverent le moyen de subsister. Cet exemple fait assez voir la verité qu'on a avancée.

44) Li pang homme d'esprit mais pauvre, ayant appris, qu'en certain endroit l'on ouvroit des mines d'argent, y alla chercher fortune. Comme il avoit de l'industrie, il y gagna d'assez grosses sommes & il sçut si bien les faire valoir, qu'en peu d'années il devint tres riche. Ce succès lui donna du courage, & se sentant du merite, il se servit de son bien pour s'ouvrir le chemin aux grands emplois

&

& il devint enfin Miniſtre d'Etat. Sa mere qui vivoit encore, craignant que ſon fils ne s'oubliât dans ce haut degré de fortune, lui rappelloit ſans ceſſe le ſouvenir, de ce qu'il avoit été. Li pang, prenoit ces avis en tres bonne part: mais ſes fils un peu moins dociles, temoignerent à leur grand-mere qu'ils s'ennuyoient, de lui entendre ſi ſouvent repeter la même choſe, à la honte de la famille. Je vous trouve bien delicats, leur dit elle; lequel eſt le plus honteux, ou qu'un miniſtre d'Etat ait autre fois travaillé au mines, ou bien qu'un homme, qui a travaillé aux mines, ſoit parvenu à étre miniſtre d'Etat. N'eſt ce pas la même choſe? Pour quoi donc rougir de l'un, n'ayant pas rougi de l'autre.

Folie de l'avarice.

45) Certain (a) Bonze riche & avare avoit fait amas de pluſieurs bijoux, qu'il gardoit

(a) Les Bonzes ſont des prêtres de Foë, Idole, que des Ambaſſadeurs Chinois transporterent des Indes à la Chine, environ 65. ans après la Naiſſance de notre Divin Sauveur.

doit avec grand soin. Un autre Bonze plus ancien le pria de les lui montrer ; Pourquoi me remercier de mes bijoux, reprit l'autre, je ne vous les donne pas. J'ai eû le plaisir de les voir, dit l'ancien Bonze, c'est aussi tout le profit que vous en tirez, & vous n'avez par dessus moi que la peine & le soin de les garder, cette différence est peu de chose, & je ne vous l'envie point.

Exemple de modération.

46) Tchangking étant président du grand Tribunal des Crimes, il lui survint un soir tout-à-coup une affaire pressante dont il falloit faire le lendemain son rapport à l'Empereur. Il fit venir un Ecrivain, se mit à son Bureau, & dressa les écritures necessaires, ce qui le mena jusqu'après minuit. Ces écritures prêtes, comme il pensoit à prendre un peu de repos, l'Ecrivain heurta par hazard une chandelle, & la renversa. Le feu prit aux papiers, en brûla une partie, & le suif gâta le reste. L'Ecrivain se jetta à genoux, se croyant perdu. C'est un malheur, dit doucement

cement Tchang levez vous, & recommençons.

Autre Exemple.

47) Tcheou chou passant en chaise dans une ruë, un jeune étourdi le montrant au doigt, ce lettré, dit-il à ses camarades, est, dit-on, la bonté même. Je veux voir ce qui en est? mettons-le à l'epreuve. Aussitôt il l'appelle par son nom, comme il auroit fait à un de ses égaux, & d'une maniere insultante. Tcheou ne fit pas semblant d'entendre; mais quand il fut de retour chez soi, il y fit venir cet étourdi. Jeune homme, dit-il en riant, prenez garde à ne vous pas émanciper ainsi; votre faute d'aujourd'hui est tombée sur moi: bien vous en prend. Elle pourroit tomber sur quelque autre, qui ne vous en quitteroit pas pour une exhortation si courte & si douce.

Exemple d'un jeune Prince qui a de la Compassion même pour de vils insectes.

48) Tchin, étant chargé de l'instruction du jeune Empereur, Te tsong, les Eunuques

ques lui rapporterent que ce prince chaque matin, aprés s'être rincé la bouche, souffloit de l'eau de tous Côtez dans sa chambre pour éloigner les fourmis. A quelques jours de là, Tchin, après une leçon donnée au Prince, lui demanda, si cequ'on lui avoit dit, étoit véritable, & supposé que le fait fût vrai, quel motif il avoit d'en user ainsi ? Oui, le fait est vrai, repondit le prince, & c'est par compassion pour ces petits animaux, que j'en use de la sorte : Je crains de les écraser. Cela est bon dit Tchin, soyez le même à l'égard de tous vos sujets. Cest la leçon la plus importante qu'on puisse donner à ceux qui regnent.

Sur la bienseance.

49) Kai kiu étant en charge, voulut acheter quelques etoffes. Il les fit venir à son tribunal ; & les ayant fait etaler dans la salle ; au lieu de se retirer, & de marquer seulement celles, qu' il vouloit, il se mit à les mesurer, & à traiter du prix lui même. Ceux de ses domestiques qui le virent, en donnerent avis aux autres ; Nous nous imaginions

nions leur dirent ils, que nous etions aux ſervices d'un grand magiſtrat: ce n'eſt qu'un marchand d' etoffes, que nous ſervons. Sur cela chacun plie bagage & demande ſon congé; ſans qu'on pût retenir un ſeul de ceux qui n'etoient pas eſclaves.

50) Dans le territoire de Hiong hing, un honnête homme nomme Tchong li mou, fit defricher & enſemencer vingt arpens de terre, avec l'agrément du magiſtrat, qui étoit de ſa connoiſſance. Quand le ris fut prêt à être cueilli, un homme originaire du lieu le vint trouver, pour lui dire, que ces terres lui appartenoient & par conſéquent le grain qu'elles portoient. Je les ai labourées, dit Tchong li mou, parce qu'elles étoient en friche, & qu'elles paſſoient pour n'avoir pas de maitre. Si elles ſont à vous, prenez les; je ne prétends point ſoutenir un procès. L'autre le trouvant facile au delà de ſes eſpérances, en profita & fit la recolte, ſans que Tchong li mou s'y oppoſat. Le Magiſtrat du lieu en fut averti & fit ſaiſir l' homme pour le

le punir comme usurpateur. Tchong li mou en fut affligé & vint demander grace pour lui. Vous êtes louable, dit le magistrat, d' intercéder pour cet homme. Mais moi je suis chargé de faire justice, je veux la faire & punir ce malhûreux comme il le merite. Monsieur, reprit Tchong li mou, je ne suis pas originaire de ce lieu, vous le savez, l'honneur de votre connoissance & de votre protection m'y a fait venir, & j'y suis de puis quelques années avec agrément. Mais si vous voulez punir si sévérement cet homme à mon occasion pour un peu de grain ou quelques champs, je ne puis me résoudre à rester ici; Je me retire dans un désert. En disant ces paroles, il se dépouilla de ce qu'il avoit d'ornemens & se retira. Le Magistrat se leva, courut après lui & pour ne pas le chagriner il élargit le coupable. Celui-ci frappé de la vertu de Tchong li mou, se repentit de son injustice & la premiere recolte qu'il fit du ris, il la fit porter à Tchong li mou en assez grande quantité pour le dédomager. Mais Tchong

ferma la porte & ne voulut point le recevoir.

51) Chaque jour le nombre des bouches augmente. Par exemple dans ma famille, dit Tchin, depuis un peu moins de cent ans, pour un homme qui en reſtoit alors, j'en compte bien aujourdhui cent en y comprenant les femmes. Cependant la terre ne s'aggrandit pas, & ne produit pas plus qu' auparavant. Le moyen, que les biens ſuffiſent, & qu'il n'y ait bien des gens pauvres, ſur tout, puiſque l'abus de ces biens ne fait qu' augmenter de tems en tems. Autre fois on ſe contentoit de maiſons ſimples : aujourd' hui on veut de la ſculpture & beaucoup d' autres ornemens. Autre fois on ſe contentoit d' habits communs & modeſtes ; aujourd' hui on en veut de beaux & de riches. Autre fois dans un repas qu'on donnoit, le nombre des plats ne paſſoit pas le nombre de ſix : aujourd' hui on les multiplie à l'infini. Le bien qu'un homme poſſedoit autre fois ſeul, ſe trouve aujourd' hui entre cent ; cependant

chacun

chacun de ce cent voudroit le porter plus haut que n'a jamais fait cet homme seul. Le moyen de fournir à ces depenses ! Aussi voit-on chaque jour tant de gens tomber dans une extréme pauvreté & le nombre des voleurs devenir plus grand.

52) Feu mon pere, dit Nan, porta dix ans un méme habit, le faisant tôujours raccommoder, tandis qu'il fut possible. Quoiqu' avancé dans les charges, il se versoit lui même à boire & en versoit aux hôtes qui lui venoient. Que nos Lettrés d'aujourd' hui sont différens ! Ceux mêmes qui de la plus basse naissance sont parvenus aux honneurs, ne sont pas plûtôt entrez dans les charges, qu'ils font un étrange abus des biens du ciel. Rien de plus brillant que leurs habits, même dans leur domestique, & aux jours les plus ordinaires ; à plus forte raison quand ils doivent paroitre en cérémonie rien d'assez beau & d'assez riche. Ce luxe enfin va si loin qu'il y a du rafinement dans leur chaussure. Ils se

font servir dans les moindres choses par des Laquais, encore les veulent ils jeunes & bien tournez. Enfin l'on diroit qu'ils ignorent de quel usage sont les mains, car ils ne s'en servent point. Vivre ainsi dans le luxe & dans l'indolence, est ce le moyen de s'avancer & de se faire un grand nom ? Il s'en faut bien; c'est même le moyen d'abréger sa vie.

53) Certaines gens se plaignent, dit le Philosophe Mé, de ne pouvoir trouver un lieu de repos. Ils ont tort, ils n'en manquent pas. Mais de quoi ils devroient gémir, c'est d'avoir un cœur si ennemi du repos qu'il cherche.

D'autres se plaignent de n'avoir pas assez de bien. Ils devroient plûtôt se plaindre à leur propre cœur, de ce qu'il n'est pas content des choses qui suffisent.

Que faut il à l'homme, par exemple, en matiere d' habits ? De quoi se couvrir avec bienséance & se défendre contre les injures de l'air. Cependant tel qui porte une four-

rure de plus de cent écus, n'en est pas encore content. Il ne fait pas reflexion, que la caille, à bien moins de fraix, est tout aussi chaudement que lui.

Que faut il à l'homme en fait de nourriture ? Quelques alimens convenables en quantité suffisante suivant la capacité de l'estomac. Cependant tel à qui l'on sert tous les jours quantité de mets exquis, dans des vases de grand prix, n'est pas content ; il ne s'en prendroit qu' à lui même, s'il vouloit faire attention, que tel autre, qui mange sur une natte & boit dans une calebasse après un repas modique, est plus content que lui.

Que faut il à l'homme pour se loger ? Il ne lui faut que de quoi se mettre à couvert des vents, des pluies & des autres incommoditez de chaque saison. Cependant tel dans une maison vaste, superbement exhaussée & dont il a fait à grands fraix lambrisser toutes les murailles, ne se trouve pas encore bien logé. Il sauroit à qui s'en prendre, s'il vou-

loit voir qu' en ſon voiſinage tel autre eſt content d' une maiſon ſi pauvre & ſi ſimple, que la porte en eſt ſuſpendue ſur deux bouts de corde qui lui tiennient lieu de gonds. Non, ce n' eſt qu' à ſoi même, que l' homme doit s'en prendre; s' il n' eſt pas content, c' eſt qu' il occupe follement ſon eſprit de mille vaines penſées & abandonne encore plus lachement ſon coeur à tous ſes mouvemens. Il cherche dans l' eſpace d' une vie auſſi courte qu' eſt la ſienne, à ſatisfaire ſes deſirs inſatiables. Le moyen, qu' il ſoit content! Un mois paſſe, l' autre vient; l' année finit, puis recommence. Cet homme perſevere dans un ſi funeſte aveuglement. Qu' y a-il de plus deplorable!

Miſere ſoulagée.

54) Un homme du territoire de Sin kin ſouffrant de puis long tems les rigueurs d'une affreuſe pauvreté, ſe trouva enfin reduit à trois Fan (a) d' aſſez bas argent, ſans ſavoir où donner de la tête, quand ils ſeroient dépen-

(a) Un Fan eſt la centieme partie d' une once.

penſez. Lui & ſa femme au deſeſpoir, acheterent pour deux ſan de ris & pour un d' arſenic, reſolus de mêtre l'un avec l' autre, & de mettre par lá fin à leur miſere. Le risétoit presque cuit & l' arſenic venoit d' y étre melé, lors que tout à coup un des ſurveillans de ce canton entra dans leur maiſon. Il venoit de loin à jeun, il avoit faim, & preſſé d' aller plus loin, il demandoit vite un peu de ris. Comme un lui dit, qu' il n' y en avoit point, il avança la tête vers le fourneau & en vit qui étoit prêt d' être ſervi. Il ſe plaignit amérement, de ce qu' on avoit eu recours au menſonge, pour lui refuſer ſi peu de choſe. Alors le maitre du logis remuant doucement la main; je n'ai garde, lui dit il, de vous donner de ce ris à manger, & il lui en ajoûta la raiſon, fondant en larmes. A ces paroles le Surveillant prend le baſſin, jette promtement le ris dehors & l' enterre: puis conſolant ces pauvres gens, ſuivez moi, dit il, au mari, je puis vous

donner cinq Teou (b) de grain : vous en aurez pour quelques jours & vous pourrez pendant ce tems là trouver quelque ressource pour l' avenir. Ce pauvre homme suit donc le surveillant, & le remerciant fort de sa charité, apporte les cinq Teou de grain, dans le sac même où ils étoient. A son retour il ouvre le sac, & il y trouve outre le grain cinquante onces de bel argent. Il en fut fort étonné; puis revenant de sa surprise, c' est sans doute, dit il en lui même, de l' argent dû à l' Empereur, que cet homme aura ramassé par commission, & oublié par mégarde dans ce Sac. Sur quoi il retourne vîte au surveillant, pour lui rendre cet argent. Moi, dit le Sur veillant, je n' ai eu commission de recueillir l' argent de l' Empereur ; je n' ai point mis cet argent dans le sac ; d' où l' aurois je pris, pauvre comme je suis. Il faut que ce soit une faveur du ciel. Le Surveillant eut beau dire que cet argent n' étoit

point

(b) Le Teou est un poids d' environ dix livres.

point à Lui, l' autre ne vouloit point le retenir. Enfin la conclusion fut, qu' ils le partageroient par la moitié ; ce qui les accommoda l' un & l' autre.

Chatiment du ciel differé en consideration de la pieté filiale.

55) Un jeune homme de Liu tchouen assez peu reglé dans le reste, conservoit cependant pour sa mere infirme & agée un tres grand respét. Une nuit il entendit en songe un fantôme qui lui disoit: demain sur le midi, tu seras frappé de la foudre, & tu en mourras. Le jeune homme demanda quelque répit, à cause de sa mere qui vivoit encore. Le Ciel l' a ainsi ordonné, repliqua le fantôme, il en faut passer par là. Sur cet arrêt, le jeune homme pensa aux moyens, d' épargner à sa mere tout ce qu' il pourroit, de la frayeur, que devoit lui causer cet evenement. Il prepara donc de grand matin le repas de sa mere, & le lui ayant servi, il lui temoigna, qu' il avoit envie ce jour là, de faire un tour à quelques lieues de là, où sa soeur étoit ma-

riée, & la pria de le trouver bon. La mere lui refusa son consentement. Il arriva que sur le midi, des nuages épais se formerent & que le tomere commença à gronder. Ce jeune homme moins allarmé de sa mort, qu' il croyoit prochaine, que de la frayeur, qu' en auroit sa mere, sort du logis sous quelque pretexte, tire la porte après soi, & s'en va dans la campagne, attendre le chatiment de ces pechez, tel qu' on le lui avoit annoncé en songe. Il en fut quite pour la peur. L'orage fut en peu de tems dissipé, & il s'en revint auprès de sa mere. Cette nuit là même un esprit vint lui dire en songe; votre pieté filiale a touché le Ciel: il vous épargne le chatiment que méritoit votre vie si peu reglée. Soyez plus exact que jamais à tous les devoir d' un bon fils; il le fut & vécut depuis bon nombre d' années.

Contre le Luxe.

56) Un jour l' Empereur Yong lo, un des derniers, qui a precedé les Tartares, venant de donner audience & passant par une por-

porte, la manche de sa veste se gâta. Il quite aussitôt cette veste, la fait nettoyer & la reprend, n' en ayant pas d' autre à changer. Son valet de chambre ayant pris de là occasion de louer son maitre; Je pourrois assûrément, reprit le prince avoir quantité d' habits & en changer dix fois le jour, je suis assez riche pour cela. Mais j' ai continuellement dans l' esprit cette maxime: qu' il ne faut point abuser de ses biens, ni les depenser inutilement; c'est pour quoi je n' ai point d' habits superflus. L' Empereur mon Pere vit un jour l' Imperatrice ma mere raccomoder elle même un vieil habit. Aussi tôt il lui en temoigna sa joie: Une femme, lui dit il, dans l' abondance de toute chose elevée au plus haut dégré d' honneur, enfin une Imperatrice être ainsi laborieuse, rien n' est plus beau. C' est sur cette instruction de feu mon Pere, que je regle ma conduite à cet égard.

57) Deux feres dont l' ainé s' appelloit Chi Tso & le cadet Chi yeou, ayant à partager

tager le bien de leur pere se brouillerent si fort ensemble, qu'en vain leurs parens s'employerent, pour faire un partage au gré des deux freres. Il y avoit dans leur voisinage un honnête homme nommé Nien, estimé par bien des vertus, mais sur tout connu pour bon ami. Un jour Chi yeou le rencontrant, lui dit le differend, qu'il avoit avec son frere & lui exposa ses raisons. Nien, sans le laisser achever, commença à gemir, de voir deux freres en Procès. Puis addressant la parole à Chi yeou: j'avois un âîné, Lui dit il, bien plus déraisonable encore & bien plus inflexible que le votre. Mon pere étant mont, il s'appropria presque tout son bien: je le laissai faire & pris patience; bien loin de m'en repentir, je m'en suis tres bien trouvé. Je vous conseille & même je Vous conjure d'en faire autant; ne disputez point avec un frere. Ce discours toucha Chi yeou; il resolut d'imiter Nien, & lui dit: venez avec moi, allons de ce pas trouver mon frere. Ils y vont, & Chi yeou abordant son frere avec respét &

son

soumission, témoigna se repentir de lui avoir tenu tête, lui en demanda pardon & declara qu' il lui cedoit tout ce qu' il voudroit. L' ainé fut si attendri de ce spectacle, qu' il ne put retenir ses larmes. Toute la dispute fut alors, à qui cederoit davantage, & ces deux freres eurent toute leur vie une amitié singuliere & une vive reconnoissance pour Nien.

La vertu se fait estimer des plus mechans.

58) Kotsong commandant les troupes à Tsong vou, sçut qu' un homme riche de Hiu avoit de belles pierreries. Il voulut les avoir, & ne voyant comment s'y prendre, il choisit deux des plus determinez d' entre ses soldats & les chargea d' entrer pendant la nuit chez cet homme, de le tuer lui & sa femme & d' enlever les pierreries. La nuit venue, ces soldats trouverent moyen de se cacher dans l' enclos, avant que la barriere en fut fermée; & lorsque cet homme & cette femme se furent retirez dans leur appartement interieur, les soldats regardant par une fente, vi-

virent que l'un & l' autre se traitoient avec autant de bienséance & de respét, que s' ils avoient reçu quelque hôte de conséquence. Les soldats furent si surpris & charmez de cette conduite, que se retirant un peu, pour délibérer : Croyez moi, dit l' un d' eux, ne touchons point à ces deux personnes; ce sont des gens pleins de vertu ; si nous allions les tuer, nous ne pourrions manquer tôt ou tard d' en porter la peine. Vous avez raison, dit l' autre ; mais Ko, veut les pierreries. Avertissons les d'ici, reprit l' autre, qu' ils lui fassent present au plûtôt de leurs pierreries. Ils comprendront bien de quoi il s' agit ; ils le feront & Ko sera content. Ils contrefont donc leur voix & donnent cet avis en peu de mots: puis sautant les murailles, ils se retirent.

Bonne foi récompensée.

59) Un jeune homme nommé Leou, qui avoit bien de la peine à vivre, tant il étoit pauvre, entrant un jour dans la Salle d' un bain public, y trouva un sac d' argent, que quel-

quelcun y avoit perdu. Leou aprés s' etre lavé, fit semblant d' étre incommodé & se coucha dans cette salle. Il y passa toute la nuit, attendant que celui qui avoit perdu le sac, vînt en demander des nouvelles. Le lendemain de grand matin, un homme entre tout essoufflé & dit en se lamentant : il y a deux ans que je cours de tous côtez, faisant mon petit commerce ; tout ce que j' ai pû gagner, se réduisoit à quatre vingt-cinq pieces d' argent : je les portoit dans un sac ; mes compagnons de voyage m' engagerent hier à venir ici. Après m' etre lavé comme les autres, je partis de compagnie au clair de la lune ; ce n' est qu' à trois Lieuës d' ici que je me suis apperçu, que je n' avois plus mon sac. Aussi tôt le jeune homme Leou se leve, consolez vous, dit il, à cet homme, je vous attendois ; voilà votre sac & votre argent. Le marchant s' en alla transporté de joie. Pour ce qui est du jeune homme, il fut sifflé de bien des gens. Pourquoi ne pas profiter, lui disoit on, d' une si hûreuse ren-

con-

contre, pour vous mettre à votre aise à la venir. Malgré ma pauvreté, repondit Leou, je n'ai jamais fait le moindre tort à personne. Je suis convaincu en general, que celui, qui s' approprie le bien d'autrui, en est puni tôt ou tard, d'une maniere ou d'une autre. Comment oserois-je m' approprier en un moment, tout ce qu'un pauvre marchand a gagné pendant deux ans avec tant de peine?

60) Un pauvre homme qui ne savoit comment passer la fête du nouvel an, sortit de sa maison vers le soir du dernier jour de l'année, cherchant à vendre une cuvette de terre, qui étoit tout son bien. Il rencontre sur la place deux personnes: l'un d'eux lui offre un prix raisonnable: l'autre l'empeche de conclure le marché. Ce pauvre homme qui croyoit deja tenir son argent, fut si frapé de voir le marché rompu, qu'il fait un faux pas; le vase lui tombe des mains & se brise; le voilà au desespoir. A peine eut il repris ses sens, qu'il court après celui qui avoit fait rompre le marché, il l'atteint à la porte de sa

maison,

maison, & là il fait grand bruit. En se retirant il aperçoit dans le voisinage des habits exposés au soleil pour secher : il les derobe, les va vendre & achete de quoi s'egayer un peu lui & sa femme. Dès ce jour la il prit goût à ces petits larcins : des petits il passa a de plus grands & devint en peu de tems un insigne voleur, enfin il tomba entre les mains de la justice. Dans son interrogatoire il accuse comme Chef & receleur de voleur celui qui avoit empeché qu'on n'achetât son vase de terre. Comme il persevera dans la deposition, on saisit celui qu'il avoit designé ; & ils furent condamnés l'un & l'autre à la mort, sans avoir pû être confrontés qu'une seule fois. Le voleur étant arrivé au lieu du suplice, & jettant un regard affreux sur son compagnon ; me reconnois tu, lui dit il ? je suis celui que tu empechas telle année de vendre un vase de terre. Tu me reduisis pour lors au desespoir & j'ai apris à voler : comme tu es la cause de mon malheur, il est juste que tu le partages avec moi.

Maximes morales Chinoises.

1) S'il arrive un revers de fortune, il faut tenir son ame dans une assiete aussi calme & aussi tranquile qu'elle étoit au paravant. Un savant qui n'a pas aquis cet art de se posse der, quel avantage a-il sur ceux, qui n'ont par etudié?

2) Un vieillard sans vertu, un pauvre sans resource, ce sont là deux sortes d' hommes, avec qui il ne faut être ni en commerce, ni en differend.

3) Celui qui ne se mêle pas des choses qui ne le regardent pas, s'epargnera bien des inquietudes: celui qui s'abstient de vains discours, evitera beaucoup de fautes.

4) Quand je vois un homme, qui est prêt de faire une mauvaise action, je dois faire mes efforts, pour l' en detourner; si j'y manque, ou si je n'agis que foiblement & qu'il suive son mauvais dessein, je participe au mal qu'il fait.

5) Il

5) Il ne faut pas se roidir, contre ces personnes, qui abusent de leur autorité & de la dependance où l'on est à leur egard & prennent avec vous des airs fiers & imperieux; ce qu'il y a à faire, c'est d' eviter tout rapport avec eux, & de s'en tenir le plus eloigné, qu'il est possible.

6) N'exigez pas des personnes avancées en âge des honnêtetez, qui puissent les fatiguer; ni des gens peu à leur aise, des services, où il faille faire de la depense.

7) S'il s'agit d'une chose importante, portez la aux parens & aux amis de votre partie. Enfin prenez pour arbitres les sages du lieu où vous êtes & proposez leur votre different de bonne foi & sans user de détours; on sera forcé de se rendre à la raison & vous demeurerez victorieux.

8) Les defauts d'autrui demeureront dans votre cœur, sans sortir de votre bouche.

9) Un mot qui aura échapé, nous transporte de colere. De là naissent des inimitiez

eternelles dans les familles. Si on avoit ſû ſe poſſeder, ſi l'on avoit daigné recevoir un éclairciſſement & ecouter des amis communs qui propoſoient un accommodement ; que d'inquietudes calmeés ! que de maux evitez.

10) Quand il s'agit de conſtruire des ponts, de retablir les chemins, d'y batir de petits repoſoirs pour delaſſer les voyageurs; il faut y contribuer, ſelon ſes moyens : Le public qui en profite ne ceſſe de bénir ceux à qui il eſt redevable d'un ſemblable bienfait.

11) Se plaire à raconter des hiſtoires récentes, où l'on voit la vertu recompenſée & le vice puni ; quand on a des recettes propres à guérir ſûrement des maladies, en repandre des copies manuſcrites, ou des feuilles qu'on a fait imprimer ; c'eſt par là qu'on merite une approbation generale.

12) La plus noble occupation d'un ſage c'eſt de ſecourir les malhûreux & de proteger ceux qui ſont opprimez : S'il n'en tire point

vanité

vanité, alors ces actes de vertu lui seront utiles.

13) Un homme qui est pauvre, est incapable de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Mais il n'en est pas de même d'un homme riche; S'il fait du bien, une infinité de gens s'en ressentent; s'il se livre au vice, à combien de personnes ne nuit il pas? Ainsi les richesses entrainent après elles ou de grands biens ou de grands maux. Digne sujet d' attention.

14) Un secours donné à propos dans un besoin extreme, en vaut cent ordinaires.

15) La fierté ne sied à personne; mais elle revolte tout le monde, lors qu'elle se trouve dans un homme qui s'est élevé de la poussiere, & qui dans cette elevation oubliant l'obscurité de sa naissance, ne presente à ceux qui l'abordent, qu'une mine & des manieres hautaines & imperieuses.

16) Quand vous étes tenté de parler des defauts d'autrui, il faudroit auparavant jet-

ter un coup d'oeil sur votre propre conduite.

17) Celui qui souffre la pauvreté sans murmurer, l'adversité sans se chagriner, les calomnies sans disputer, les importunitez sans s'impatienter; en un mot, un homme qui est le maitre de son cœur & de sa langue, c'est ce que j'appelle un homme de merite, & qui est né pour les plus grandes entrepriſes.

18) C'est dans un festin ou un voyage, qu'il echape souvent des paroles indiscretes. Quand un mot est une fois parti, un char attelé de quatre chevaux ne l'atteindroit pas: jugez de là, combien l'on doit veiller sur ses paroles.

19) Certaines façons de parler proverbiales ne sont bonnes que dans la bouche du peuple. Des discours fardez & trop etudiez ne sont propres qu'à ceux qui croyent se rendre agreables par leurs minauderies: l'enflûre des paroles & les grands mots doivent se re-

server

ſerver pour le théâtre. Si un Philoſophe donne dans ces defauts, c'en eſt fait de ſa reputation.

20) Quand on a à cœur d'être & de paroître ſincere; on nomme chaque choſe par ſon nom, on appelle grand ce qui eſt grand & petit ce qui eſt petit. Si au contraire on trouve du gôut à exaggerer & à mentir, on le fait d'abord dans les choſes legeres & de nulle conſequence, & peu à peu on ſe forme l'habitude de ne jamais dire la verité, après quoi l'on paſſe pour un menteur de profeſſion.

21) Vivre ſans s'embaraſſer de mille ſoins inutiles, c'eſt le moyen d'être hûreux; Etre hûreux dans ſa condition c'eſt le moyen de jouir d'une longue vie. L'un perd par trop d'activité, ce qu'un autre gagne en ſe poſſedant lui même.

22) Aimer la propreté & l'arrangement, rien de plus louable & de plus digne d'un

honnête homme : mais porter l'un & l'autre jusqu'a l'excès, c'est une vraie folie.

23) Je ne voudrois pas qu'on sût, ce que je veux dire, ne le disons donc pas : Je serois faché qu' on sût ce que j'ai résolu de faire, ne le faisons donc pas.

24) Si l'on desire sincerement de faire du progrès dans la vertu, il faut s'appliquer à la recherche de ses defauts.

25) Quand on choisit un ami, on remarque d'abord en lui cent belles qualitez : quand on le frequente long tems, on lui trouve mille defauts. Est ce que dans la suite il se trouve avoir moins de merite, qu'il en avoit d'abord ? Non, cet ami n'a pas changé ; mais votre cœur s'en est degouté, & l'esprit n'en juge plus de même.

26) Il n'y a nulle utilité ou plûtôt il y a bien des inconveniens à lier amitié avec un grand nombre de personnes. Faites connoissance avec une personne, à la bonne heure: encore ne sera il pas aisé de vous connoitre

à fond

à fonds l'un l'autre. Que si vous vous livrez à la multitude, & que vous vouliez avoir une foule d'amis comment pourrez vous les connoitre? Aussi les temoignages d'estime, d'amitié & de zele, que ces sortes de personnes se donnent mutuellement n'ont rien de solide, & toutes ces protestations ne sont que sur les levres.

27) Quand une extreme misere oblige de pauvres parens à implorer votre assistance, consultez votre cœur & vos forces; & fallut il vous incommoder, faites un effort pour les aider; ne leur dites point, voilà ce que je vous prête; ce mot de preter leur feroit sentir l'obligation de rendre & les affligeroit.

28) Il n'est pas permis même aux personnes du premier rang, de negliger ce qu'ils doivent à leurs parens, à leurs alliez, à leurs amis, à leurs voisins & à leurs compatriotes. Les Empereurs & les princes ne se dispensent pas de ces devoirs; & en cela ils ressemblent au ciel, qui repand ses influences jusques dans

les Lieux le plus vils. Peut on ne pas suivre l'exemple de nos maitres; & est il permis aux gens du commun de croire que c'est s'avilir, que d'assister indifferemment ceux de sa famille.

29) Il n'y a personne à qui dans le cours de la vie, il n'arrive, plusieurs sujets de chagrin; c'est méme un avantage: car si tout reussissoit à notre gré, un succès si constant nous aveugleroit, & nous en deviendrions plus sensibles aux revers de la fortune, qui suivent de près les grandes prosperitez. Celui que l'usage du monde a instruit, ne perd rien de sa tranquillité ordinaire au milieu de ces petites disgraces.

30) Dans l' Etat de l'yvresse, l'ame est comme abrutie; elle ne pense à rien, elle ne se souvient de rien; au sortir de cet état les idées s'eclairciſſent, l'esprit devient net & juge sainement des choses comme auparavant. Il est clair que ces tenebres & cet abrutissement viennent des fumées du vin; & que la clarté & la justesse des idées viennent du fond

du

du cœur & de sa Nature même. Je dis la même chose d'une autre espece d'yvresse non moins dangereuse : c'est celle des passions, qui aveuglent l'esprit & troublent la raison de ceux qui en sont les esclaves.

31) Le remede contre cette seconde yvresse, consiste en ces deux mots : Vainquez vous. Qu'on entende dire du bien de quelqu'un, on en doute ; qu'on en entende dire du mal, on le croit. Celui qui s'est accoutumé à parler des defauts d'autrui, ne fait nulle attention à ses vertus. Des gens de ce caractere, si on les examine, sont eux mêmes pleins de vices & vuides de vertus.

32) L'oreille fine & l'oeil vif, c'est ce que l'homme a de plus precieux. Si je ne m'en sers que pour rechercher & remarquer les defauts des autres & jamais pour me connoître & m'observer moi même ; c'est comme si je n'employois mon tresor & mes richesses qu'en faveur des Etrangers. Peut-on ne pas gémir sur un tel abus!

33) Se vaincre soi même, c'est le moyen de n'être pas vaincu par les autres. Se maitriser soi même ; c'est le moyen de n'être pas maitrisé par d'autres. Craignons, toute mauvaise idée, quand même nous serions fort éloignez de la mettre en exécution : c'est toûjours une mechante semence, qui occupe une bonne terre.

34) Il y en a qui pratiquent la vertu pour se concilier de l'estime : on en voit qui, menant une vie dreglée sont contens, pouvû qu'ils sauvent les apparences. La conduite des uns & des autres fait voir, que la droiture naturelle de l'homme reste encore au fond du cœur ; pour quoi la contredire dans la pratique?

35) Il se trouve des gens, qui pour un plaisir d'un moment, depensent de grosses sommes, qui seroient bien mieux employées, à sauver des centaines de pauvres de la misere qu'ils souffrent. D'autres font batir à grands frais de vastes maisons, pour loger un assez petit

corps:

corps : ne vaudroit-il pas mieux secourir plusieurs gens d'etude, réduits à une si grande pauvreté, qu'ils n'ont pas même de quoi se fournir le necessaire.

36) Ce que l'on prise infiniment dans le commerce de la vie, c'est un homme dont la bouche & le cœur s'accordent parfaitement. Combien y-a il de gens qui font gloire d'être genereux & liberaux. Mais, qu'il se trouvent dans l'occasion, on verra que leur conduite dement ouvertement leur langage.

37) Ne vous occupez que de pensées qui vous portent à la vertu. Les principaux devoirs de la société se rapportent à la fidelité qu'on doit au Prince, à l'obeissance envers les parens, à la moderation & à l'equité.

38) Songeons que nos forces sont bornées, & donnons des bornes à notre cupidité; prenons les choses comme elles viennent, & donnons nous bien de garde, de nous livrer jour & nuit à des soins & à des inquie-

inquietudes, qui dérobent les plus precieux momens de la vie.

39) Si votre fortune devient meilleure, penſez moins à ce que vous n'avez pas, qu'à ce que vous avez; autrement vous deſirerez toûjours, & vous ne verrez jamais vos deſirs ſatisfaits.

40) Si vous vous plaignez de la décadence de votre fortune, reflechiſſez bien ſur ce que ſignifie cette Parabole. Je vois marcher devant moi un Cavalier bien monté, pendant que je ſuis ſur un âne. Ah! me dis je à moi même, que mon ſort eſt différent du ſien. Mais en tournant la tête, j'apperçois un villageois, qui pouſſe une lourde brouette: O! dis je alors; ſi je n egale pas celui qui me dévance, au moins je l'emporte de beaucoup ſur celui qui me ſuit.

41) Lorsque vous jouiſſez d'une bonne ſanté connoiſſez en le prix & étudiez vous à la conſerver. Les maladies & les infirmitez ſont le partage de l'homme; il eſt difficile qu'il

qu'il en soit tout à fait exemt. Tous les tems de la vie sont sujets à des miseres. L'enfance est pour ainsi dire condamnée aux cris & aux gemissemens. L'âge viril & la vieillesse sont exposez à des revers de fortune & à des maladies facheuses. Notre vie étant si courte; evitons avec soin tous les excès qui l'abrégent.

42) Il ya trois sortes de discours, qu'il ne faut point entendre; ceux où l'on parle de galanterie & d'attachement illicites; tels sont ceux d'une femme qui a oublié ce qui fait la gloire de son sexe; Ceux où l'on propose un avantage, qu'on ne peut obtenir, que par une injustice, tels sont les discours du peuple; enfin ceux qui partent d'un cœur double & d'une bouche peu sincere, tels sont les discours des malhonnêtes gens.

43) Si je me trouve dans un cercle, où il y ait des gens qui se plaisent à lancer contre les autres des traits malins & empoisonnez, je dois me tenir sur la reserve & dans le silence.

ſilence. C'eſt une inſtruction muette, qui ne laiſſe pas d'être éloquente.

44) Il ne faut qu'entendre parler un homme, pour connoitre quelle eſt ſa paſſion dominante. Celui qui aime le plaiſir n'ouvre la bouche que pour parler des charmes & des agrémens du ſexe. Un joueur fera tomber le diſcours ſur les adreſſes du jeu. Un marchand avide de gain, ne ſçait vous entretenir que de ſon commerce & du profit qu'il en retire.

45) Les perſonnes riches & les magiſtrats ne doivent faire nulle attention aux raports de leurs domeſtiques & des huiſſiers de juſtice. Ceux qui ſont d'une condition mediocre ne doivent pas même ajoûter foi aux diſcours de leurs femmes; la penetration de celles ci eſt ordinairement bornée & les vues des autres ſont communement intereſſées; ce ſeroit s'expoſer à des demarches dangereuſes.

46) On préte aiſement l'oreille à la flatterie : ſongez que tout flatteur a l'ame baſſe & intereſſée. On n'ecoute pas volontiers une juſte reprimande. Sachez que celui qui oſe la faire, eſt un veritablement honnête homme, qui veut ſincerement votre bien ; c'eſt lui qu'il faut écouter.

47) Quand un homme eſt capable de reflexion, & qu'il lui echape quelque parole indiſcrete, contentez vous de lui faire ſentir que vous ne l'approuvez pas. Cela ſuffit, afin qu'il rentre en lui même, qu'il ſe reproche ſa faute & qu'il s'en corrige. Que s'il eſt homme à n'en pas rougir, lors qu'il y refléchira, tout ce que vous pourriez lui dire, ſera inutile.

48) La raillerie eſt la maladie des gens vains & ſuperbes & leur attire infailliblement quelque mauvaiſe affaire. De même un grand parleur ne manque presque jamais d'ennemis. L' homme ſenſé parle peu & écoute beaucoup. Le Sage Yen a très bien

dit, que quand vous auriez toutes connoissances imaginables, vous n'en devez pas être moins lent à ouvrir la bouche & à parler.

49) Cacher les defauts des autres & publier leurs vertus, c'est le Caractere d'un honnête homme & le moyen de se rendre aimable à tout le monde.

50) Qu'on ait d'intimes amis tant qu'on voudra, il ne faut pas pour cela, decouvrir tout ce qu'on a dans l'ame, ni reveler les choses les plus secretes; car enfin l'homme étant aussi inconstant qu'il est, l'amitié peut se refroidir & alors on sera tenté d'abuser contre vous des connoissances qu'on tient de vous. Des amis ne doivent non plus se reprocher des veritez d'une maniere trop seche; la colere s'appaise, on reflechit sur ce qu'on a dit, & l'on a de la confusion de s'être echapé de la sorte.

51) Celui qui fier de son rang & de son pouvoir est plein de mépris pour les autres, ressemble fort à un homme, qui placé sur un

brillant monceau de glace, s'applaudit de son élévation ; lors qu'il y pense le moins, le soleil y darde ses rayons, la glace se fond & notre homme si satisfait tombe dans un tas de boue.

52) J'ai vû bien des fois certaines gens qui ayant perdu ou égaré quelque chose, entroient dans une colere si violente, qu'ils brisoient les premiers meubles qui leur tomboient sous la main. Si une pareille bizarrerie n'est pas l'effet d'un esprit troublé, c'est du moins l'action d'un barbare nourri dans les forets. Un honnête homme peut il se livrer à ces transports.

53) Celui qui à chaque moment songe qu'il peut mourir, sera au moment de sa mort exemt de crainte & de trouble. Celui qui à chaque instant ne songe qu'a prolonger sa vie, vivra plus malheureux & plus inquiet.

54) L'envie me prend de savoir quel sera mon sort : C'est mon cœur & ses inclinations, que je dois consulter : pourquoi

aller chercher de ces gens, qui tirent l'horoscope ou qui disent la bonne fortune ? c'est à moi à me la dire, c'est à moi à me la faire.

55) Conduire sa famille avec un peu de sévérité raisonnable, c'est le moyen d'y maintenir la paix. Dissimuler les fautes de ses prochains, c'est le grand secret pour vivre avec eux de bonne intelligence.

56) Si le riche a quelque avantage sur le pauvre, il consiste en bien peu de chose. Dans ce qui est de quelque importance, la condition de l'un & de l'autre est assez égale. Par exemple, s'il y a quelque chose de facheux dans ce monde, c'est de vieillir, de tomber malade, de mourir ; a tout cela que font les richesses ? Bien loin qu'elles soient un remede efficace contre la vieillesse, la maladie & la mort, elles ne font assez souvent, que les hâter de venir.

57) Porter au bien, par de bons discours ceux avec lesquels nous vivons ; faire passer ces exhortations aux siecles futurs

dans

dans de bons Livres, cela est bon; mais il n'y a rien tel, à mon avis, que de donner bon exemple. Les bons discours & les bons livres, sont des remedes, qui ont leur prix, & qui font honneur à celui qui les employe pour guerir les hommes de leurs vices; mais il me semble après tout, que le bon exemple va plus droit au mal, & qu'il est plus efficace. Du moins ne doit-on pas le negliger, pour s'en tenir aux deux autres.

Idée generale & succinte de la Monarchie Chinoise.

La chine a cet avantage sur toutes les autres nations du monde que durant plus de 4000. ans elle a été gouvernée presque toûjours par les princes naturels du païs, avec la méme forme d'habit, de mœurs, de Loix, de coûtumes & de manieres, sans avoir jamais rien changé, à ce que ses anciens Legislateurs avoient sagement établi dès la naissance de l'Empire.

Comme ses habitans trouvent chez eux tout ce qui est necessaire aux commodités &

aux délices de la vie, ils ont cru se suffire à eux mémes, & ont affecté de n'avoir aucun commerce avec le reste des hommes. L'ignorance dans la quelle ils ont vécu des païs éloignez, les a entretenus dans la persuasion ridicule, qu'ils étoient les maitres du monde, qu'ils en occupoient la plus considerable partie, & que tout ce qui n'etoit pas la Chine n'étoit habité que par des Nations barbares. Cet eloignément de tout commerce avec les Etrangers, joint au genie ferme & solide de ces Peuples n'a pas peu contribué à conserver parmi eux cette constante uniformité de leurs usages.

Il y a parmi les Scavans de la Chine deux opinions sur l'origine & le commencement de leur Empire; les uns cherchent la source dans des siecles imaginaires & qui precedent méme la creation du monde. Mais les Historiens les plus celebres & qui ne s'attachent qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fondement de verité marquent d'abord comme une chose sûre, qu'on ne doit faire nulle attention

tion aux tems qui ont precedé le Regne de l' Empereur Fo hi.

Ces Auteurs regardent donc ce Fohi comme le fondateur de leur Monarchie le quel environ 200. ans après le déluge, suivant la version des septante, regna d'abord vers les confins de la Province de Chensi, & ensuite dans celle de Honan, qui est située presque au milieu de l' Empire après quoi il défricha toutes les Terres qui s'étendent jusqu' à la Mer Orientale.

D'autres Auteurs Chinois, ne font remonter leur Monarchie, qu'au regne d' Yao, qui selon l'opinion des premiers, n'est que le cinquieme Empereur. Mais si quelcun s'avisoit de borner le commencement de cette Monarchie à des tems posterieurs, non seulement il se rendroit ridicule, mais il s'exposeroit encore a étre chatié severement & même à étre puni de mort. Ce qu'il y a d'indubitable, c'est que la Chine a été peuplée, plus de 2155. ans avant la naissance de nôtre

sauveur. Ce qui se démontre par une Eclypse de soleil arrivée cette année là, comme on le peut voir par les observations Astronomiques tirées de l' Histoire & d'autres Livres Chinois, lesquelles ont été données au public en l'Année 1729.

On a vû finir les plus anciens Empires; il y a long tems que ceux des Assyriens, des Medes, des Persans, des Grecs, & des Romains ne subsistent plus; au lieu que la Chine semblable à ces grands fleuves, dont on a de la peine à decouvrir la source, & qui roulent constamment leurs eaux avec une majesté toûjours egale, n'a rien perdu pendant une si longue suite de siecles, ni de son eclat ni de sa splendeur.

Ainsi pendant 4000. ans & davantage, le Trône Imperial a été occupé sans interruption par vingt-deux differentes familles, & l'on compte deux cens trente-quatre Empereurs Chinois, qui ont regné successivement, jusqu' à l'invasion de Tsong te, Roi Tartare qui s'empara de la Couronne, il y a 96. ans, à compter

compter de l'an 1746. Il a donné jusqu'ici à la Chine trois Empereurs de sa famille, savoir Chun tchi, qui a regné 17. ans. Cang hi, qui en a regné 61. & Yong tching (a) qui est sur le Trône depuis l'année 1722.

Ce Prince est appliqué aux affaires de son état, ferme & decisif, infatigable dans le travail, toûjours prêt à recevoir des Memoriaux & à y repondre, ne songeant qu'à ce qui peut procurer le bonheur des Peuples.

C'est même lui faire sa cour, que de lui proposer quelque dessein qui tende à l'utilité publique & au soulagement des peuples; il y entre avec plaisir & l'exécute sans nul égard à la depense: Enfin il est aussi absolu & aussi redouté que l'Empereur, Cang hi, son Pere. Mais par la conduite, qu'il a tenu à l'égard des ouvriers Evangéliques il est bien different de ce grand Prince qui les a constamment favorisé, & qui s'est toûjours declaré le Protecteur de la Sainte Religion.

(a) Le titre de Yong tching, signifie, Paix ferme, concorde indissoluble.

Outre l'etendue prodigieuse de cet Empire, qui s'est si fort accru par l'union des Tartares avec les Chinois, il y a encore d'autres Royaumes, qui sont tributaires de l'Empereur. La Corée, le Tong king, la Cochinchine, le Siam &c. lui doivent un tribut reglé. C'est lui, qui en quelques occasions, nomme les Rois, du moins il faut toûjours qu'il les confirme.

La Chine est divisée en 15. Provinces La ville de Peking, qui est située dans la Province de Fo kien, est la Residence de l'Empereur. Elle est beaucoup plus grande que Paris pour l'étendue du terrain. Le nombre de ses habitans monte à plus de 3. millions. La supputation en est d'autant plus sûre que tous les chefs de famille sont obligés de rendre compte aux magistrats du nombre des personnes, qui les composent, de l'âge & de leur sexe.

140298

FB 140 298

X 2451147

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-227955-p0100-3

LES

DEVOIRS

DE

L' HOMME RAISONNABLE

montreès

PAR DES EXEMPLES

HISTORIQVES

ET

AMVSANTES.

GEFL. STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROSSLA

à NVREMBERG

AVX DEPENSES

DE STEIN ET RASPE

1751.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-227955-p0101-9